

**Zeitschrift:** Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review  
**Band:** 12 (1904)  
**Heft:** 47

**Buchbesprechung:** Bibliographie théologique

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 31.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

---

P. BATIFFOL: **La littérature grecque**; Paris, Lecoffre, 3<sup>e</sup> édition, 1901.

Ce volume fait partie de la « Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique », éditée par la maison Lecoffre. La littérature grecque dont il traite est l'ancienne littérature chrétienne : d'abord chez les Primitifs, ensuite d'Hippolyte de Rome à Lucien d'Antioche, enfin d'Athanase à Justinien. Telles sont les trois périodes indiquées par l'auteur<sup>1)</sup>. L'érudition de M. Batiffol est bien connue; il est au courant de l'état actuel de la critique en matière d'histoire ecclésiastique, ainsi que des progrès qui ont été réalisés « depuis une vingtaine d'années » (p. XII), et il ne craint pas de faire l'aveu suivant: « La philologie est à créer; car pour les écrivains qui vont nous occuper, la critique du texte est *à ses débuts* et l'histoire de la langue *n'existe pas encore* » (p. XIV). On comprend dès lors à quelle modestie doivent se résigner les théologiens sérieux, qui ont conscience de cet état de choses.

Le volume de M. Batiffol est excellent, mais seulement comme indicateur *bibliographique*; et encore ne cite-t-il que les principales sources, et même parmi elles il en omet quelquefois; par exemple, il ignore les études de Langen sur le pseudo-Denys (p. 332). On voudrait, en le lisant, qu'il ne se bornât pas aussi exclusivement à la sèche nomenclature bibliographique, et qu'en mentionnant les principaux écrits il en indiquât (au moins très brièvement) le contenu doctrinal. L'étude de son livre serait alors doublement utile et beaucoup plus intéressante. De plus, quelquefois, il signale un écrit comme « hérétique », sans justifier son jugement; n'est-ce pas une lacune? Ou encore il se borne à dire, par exemple, que l'*Opus imperfectum in Matthæum* attribué à Chrysostome, est une œuvre

---

<sup>1)</sup> Voir ce que nous avons dit de la 2<sup>e</sup> édition de ce volume, dans la *Revue*, avril 1898, p. 430-432.

« arienne », qui peut avoir pour auteur l'évêque africain arien Maximinus (p. 287). On voudrait savoir pourquoi.

Ne pourrait-on pas reprocher aussi à l'auteur d'avoir été trop sévère contre l'évêque Synesios de Ptolémaïs (p. 264-265)? Certes ce n'était pas un type d'évêque romain; mais Photius l'a admiré, et peut-être cette admiration devrait-elle lui être un titre à quelque ménagement. M. Batiffol a montré aussi une grande amertume contre St. Grégoire de Nazianze, qu'il a traité d'« arriéré », parce qu'il était un admirateur d'Origène et que son exégèse était toute dans la manière d'Origène » (p. 297). Au contraire, il a exalté outre mesure Cyrille d'Alexandrie, à qui il a bien voulu attribuer un « regard d'aigle » (p. 318). Certes, Cyrille d'Alexandrie a été perspicace dans plusieurs questions, par exemple dans celles de la Trinité et de l'eucharistie; mais, d'autre part, que d'opinions attaquables et attaquées dans sa christologie!

L'auteur me semble avoir été plus exact dans son appréciation de St. Epiphane, en le comparant à un « boutefeu », en le montrant comme « fougueux de tempérament et borné d'esprit », et en ne craignant pas de lui lancer le trait suivant: Selon Epiphane, il y a eu vingt hérésies avant le Christ, soixante depuis, « quatre-vingt (*sic*) en tout, autant que de concubines chez l'Epoux du Cantique des Cantiques » (p. 309-311). Il faut louer aussi l'auteur pour le courage avec lequel il a rendu justice à Théodoret, évêque de Cyr, en disant: « Belle vie d'évêque missionnaire et écrivain, à qui l'on voudrait que la Providence eût épargné les épreuves de polémiques trop violentes pour sa charité » (p. 313). Espérons qu'une 4<sup>e</sup> édition fera disparaître les ombres et les lacunes de ce petit volume très érudit et très utile, qu'on voudrait parfait.

E. MICHAUD.

---

O. BAUMGARTEN: **Neue Bahnen. Der Unterricht in der christlichen Religion im Sinn der modernen Theologie.** Tübingen und Leipzig 1903.

In dem Buche hat der Verfasser seine 1902 an der Kieler Universität gehaltene Vorlesung zum Druck gebracht, die bekanntlich von seiten der schleswig-holsteinischen Synode eine Eingabe an das preussische Kultusministerium hervorrief, worin

Baumgartens Absetzung gefordert wurde. Direkt veranlasst war jene Vorlesung durch die neue Ausgabe von P. Kaftans Erklärung des kleinen lutherischen Katechismus (1900). In dem kritischen Teile erörtert Baumgarten gegen die herrschende Methode im christlichen Religionsunterrichte, die „Anklagen der Pädagogik“ (Nichtberücksichtigung der Kindesnatur und ihrer Naivität, der konkreten Anschaulichkeit, der Assoziation der religiösen Anschauungen mit der vorhandenen Vorstellungswelt, der Stufengemässheit im Fortschritt des Unterrichts; der „Memoriermaterialismus“ und das Aufnötigen unbegehrter Dinge durch die Lehrautorität) und „die Anklagen des Wahrheits-sinnes“ (Verschleierung der objektiven, Dämpfung der subjektiven Wahrheit, Verbildung des Sinns für Wahrheit und Wirklichkeit). Der positive Teil (S. 26 ff.) behandelt „den notwendigen Inhalt des Unterrichts“, der nach dem wesentlichen Inhalt des Christentums sich erstreckt auf: Sünden- und Gnadenbewusstsein, Gottvertrauen im Schicksal, Glauben an die Vorsehung, dann aber als „Sozialismus des Heils“, Leben für Andere, wie es seinen tiefsten Ausdruck im stellvertretenden Leiden Christi gefunden hat, neben dieser Religion des Opfers jedoch auch „die Ästhetik der inwendigen Schönheit“. Dabei braucht aber der Religionsunterricht weder ängstlich christozentrisch noch christologisch zu sein: „Unser Werturteil über Christus und sein Werk, über das, was Christus und sein Wirken uns wert ist, ist unabhängig von solchen Reflexionen: schweigend verehren wir die Gegenwart Gottes in seinem Sohne, statt mühsam zurückzuklettern in sein vorweltliches Dasein“ (S. 36 f.). — Vom *alten Testament* „gehört in den Unterricht der christlichen Religion bis an das Ende der Tage die Einführung in die Frömmigkeit des Alten Bundes, auch in das Verständnis der alten Heldengestalten, in denen diese Frömmigkeit eine eigenartige Verbindung mit dem Adamssinn eingegangen ist“ (S. 39). Im weiteren werden dann die „Konsequenzen dieses wesentlichen Christentums für unser Welt- und Gegenwartsleben“ (Askese, soziale und Frauenfrage, Recht und Staat, Kultur und Bildung, Sitte und Kunst) für den Religionsunterricht untersucht. Daran schliesst sich die „Verteilung des Stoffes auf die Stufen der Entwicklung“ (Mutterunterricht, Schulunterricht, der spezifisch kirchliche oder Konfirmandenunterricht, der religiöse Fortbildungsunterricht der Erwachsenen).



Als Anhang ist eine „Erziehungspredigt“ über Markus 10, 13—16 beigegeben. Die ganze Arbeit Baumgartens ist von grosser Ruhe und tiefer religiöser Wärme getragen. Vielen seiner Aufstellungen wird man je nach dem eigenen religiösen Standpunkte widersprechen, manchem aber auch zustimmen müssen. Wir setzen noch den Schluss der Abhandlung hierher: „Wenn es Kern und Stern des Christentums ist, dass wir den Herrn haben, der uns erlöst von Sünde, Tod und Schicksal, vor allem von uns selbst, und wenn es wahr ist, dass so Viele den Zugang zu diesem Mittelstück des Christentums nicht finden, weil ihr gottgegebener Verstand und ihre moderne Art, die Dinge zu erleben, die Lasten nicht zu tragen vermögen, die die Geschichte des Christentums und die Knechtung darunter ihnen zumuten, dann wächst die Aufgabe des Unterrichts rückwärts und vorwärts. Es wächst aber auch das Vertrauen, dass nur eine freie, dem wissenschaftlichen und Bildungsgeist der Gegenwart zugängliche, den psychologischen Gesetzen der Erregung geistigen Lebens gehorsame Verkündigung des Christentums den vorstehend skizzierten Aufgaben gewachsen ist.“

G. M.

---

G. BONET-MAURY: **Kief et la conversion des Russes au christianisme**; Paris, André, 1897, br. 24 p.

Cette conférence donnée en 1896, sous les auspices de la Ligue contre l'athéisme, n'était pas un hors-d'œuvre: car l'auteur voulait montrer que le peuple russe est foncièrement religieux, bon, doux, tolérant même envers les autres religions, mais toutefois qu'il ne comprend pas l'athéisme et le matérialisme, et qu'à ce premier point de vue il réproouve invinciblement les attaques contre les moines, contre le clergé, contre les écoles non religieuses. Il faut reconnaître que, parmi les ennemis des congréganistes et des écoles congréganistes, il y a en effet des athées et des matérialistes. Mais beaucoup de Russes ne comprennent pas assez qu'on puisse être par religion ennemi du cléricalisme, des couvents et des écoles romanistes. C'est cependant un fait. Si les Russes en question connaissaient mieux Rome, le clergé romain, les visées des congréganistes de toutes robes et de toutes couleurs, ils sauraient que tout ce monde, loin de servir les intérêts de la religion, leur nuit et que les

hommes sages ont raison de vouloir en finir avec les erreurs néfastes cachées sous le masque du cléricalisme. Oui, certes, on deviendrait plus religieux et plus chrétien, si l'idée religieuse était moins dénaturée par les superstitions cléricales et plus conforme aux justes données de la raison et de la science. Tel est le grand conflit occidental.

M. Bonet-Maury ne l'a qu'effleuré, parce qu'il est suffisamment connu des Français et qu'il s'adressait exclusivement à des Français. Il a préféré leur expliquer pourquoi les Russes sont religieux et surtout comment ils sont orthodoxes. Il a exposé avec une grande impartialité les circonstances dans lesquelles le christianisme a pénétré en Russie, circonstances qui expliquent en grande partie les défauts religieux de la Russie, et qui montrent dans quel sens et par quels moyens on pourra y remédier. Plus d'une remarque très judicieuse mérite réflexion. Le sujet est plus délicat à traiter que difficile à éclaircir; le temps dissipera bien des préjugés, nous n'en doutons pas, et Dieu fera le reste. E. M.

---

Abbé de BROGLIE : **Questions bibliques**, 2<sup>e</sup> édit.; Paris, Le coffre, 1904, in-18, 408 p.

En lisant cet ouvrage, recueil d'articles de Revues et de documents inédits, et en le rapprochant des ouvrages plus récents des Loisy, des Houtin, des Lagrange et autres critiques catholiques-romains de nos jours, on est frappé de l'espace parcouru, depuis la mort de l'auteur, dans l'intérieur même du monde théologique français. L'auteur passait pour un esprit distingué, instruit, réfléchi et libéral, et certes il méritait ces quatre qualificatifs; mais — tant il est vrai que le milieu dans lequel on s'enferme influe singulièrement sur les meilleurs — l'atmosphère romaniste qu'a respirée l'abbé de Broglie l'a empêché d'aller jusqu'au bout de son libéralisme et de ses aperçus scientifiques.

D'une part, il a fait l'aveu suivant : « A chaque attaque nouvelle il faut opposer une nouvelle défense, et ce serait vainement qu'on essaierait de soutenir la lutte avec les vieilles armes contre les armes de précision dont les adversaires d'aujourd'hui font ou prétendent faire usage » (p. 2). Et encore :

« Il faut résolument émonder l'arbre touffu de la veille apologétique, et ne pas répéter des arguments sans valeur (p. 41)... Des raisons faibles, répétées depuis des siècles dans les livres de théologie et d'apologétique, affaiblissent la démonstration catholique et donnent à nos livres cet air de plaidoyer d'avocat *propre à détruire toute confiance dans la valeur des preuves qu'ils apportent*. Les bonnes raisons sont étouffées par les mauvaises et disparaissent sous leur masse (p. 42)... Il faut renoncer à la méthode des avocats et ne donner que de bonnes raisons; les mauvaises raisons en faveur de la vérité ne font que du mal (p. 43). »

De tels aveux si clairs, si catégoriques, pourraient faire croire que l'abbé de Broglie a tenu ferme et haut le drapeau de la théologie scientifique. A mon avis, il n'est pas douteux qu'il en ait eu l'intention; mais je dois avouer que son livre a « cet air de plaidoyer d'avocat » dont il parle. Ce serait trop dire que d'affirmer que les bonnes raisons qui y sont contenues « sont étouffées par les mauvaises ». Non. Mais elles sont trop amoindries. Et voici pourquoi :

Si j'ai bien compris la mentalité de l'auteur, il a dû voir que « la vieille apologétique » (c'est son expression) est finie, dans le monde savant; mais la nouvelle qui prétend prendre sa place, lui paraissant « rationaliste » et par conséquent « fausse », il n'a pu que la repousser, et, de fait, il l'a repoussée avec l'antipathie d'un homme qui est blessé dans sa foi et qui ne saurait supporter l'hérésie, même de loin. Que faire, dès lors, dans une telle position? Au lieu de chercher simplement, avec calme et impartialité, tout ce qu'il y a de faux dans l'ancienne exégèse et dans les anciennes histoires, afin de le répudier très nettement; au lieu de chercher en même temps tout ce qu'il a de vrai dans la nouvelle exégèse et dans la nouvelle critique historique, afin de le concilier avec les vérités anciennes, il s'est donné l'air de vouloir condamner la nouvelle école et de vouloir maintenir la tradition; et pour se justifier, il a qualifié la nouvelle école d'hérétique, et il a protégé l'ancienne derrière le bouclier de l'inspiration biblique, sans se demander sérieusement si la véritable inspiration ne peut pas être conciliée avec la manière dont la nouvelle école montre que les livres de l'A. T. ont été composés. Je dis « sans se demander sérieusement » : car la façon dont il a touché à cette question

et dont il a essayé de justifier en bloc la tradition juive au sujet du Pentateuque comme œuvre de Moïse, cette façon, dis-je, est si peu solide, et même si superficielle, qu'on peut dire, je crois, qu'elle n'est pas sérieuse. L'auteur s'est payé de mots.

Il n'a pas compris que la Bible peut être considérée comme un livre saint et inspiré au point de vue religieux, tout en contenant des erreurs à d'autres points de vue (p. 93-94). Il a trop facilement cru la foi blessée (p. 88) là où elle ne l'est pas et où elle peut certainement être défendue. Il s'est appuyé avec trop de confiance sur l'exégèse de M. Vigouroux, dont il a fait son pilier biblique, et qui, hélas! est d'une solidité insuffisante. Il a trop abusé du mot « miracle », sachant cependant ce que le Christ a dit de ceux qui demandent des miracles pour croire en lui et pour démontrer la vérité de son œuvre. Il a effectivement qualifié de miracles (sans définir ce mot) le monothéisme d'Israël (p. 390), voire même le simple accord « entre Amos berger et Isaïe prince de la famille royale » (p. 402). Ce dernier miracle n'est guère qu'une opinion de grand seigneur, dont la théologie traditionnelle ne saurait tirer grand profit.

Je n'oserais dire que la « Conclusion » du volume (p. 381 à 406) soit une page « à la Bossuet », bien qu'elle rappelle la superficialité oratoire de beaucoup de pages du *Discours sur l'histoire universelle*. M. l'abbé Piat, qui l'a ainsi qualifiée, est d'ordinaire meilleur juge; son amitié l'a ici aveuglé. Je préfère de beaucoup porter à l'actif de l'abbé de Broglie les explications qu'il donne des mots *Elohim* et *Jahveh* (p. 129-131); les efforts qu'il fait pour concilier « l'hypothèse des documents élohistes et jéhovistes et la valeur historique du Pentateuque (p. 141-143); la pénétration surtout qu'il déploie à réfuter plus d'une erreur de Kuenen et à maintenir la valeur prophétique de certaines pages de l'A. T. (p. 365-380); etc. Bref, il est bon que ce livre soit publié, et malgré ses insuffisances il peut encore rendre des services.

E. MICHAUD.

---

**Conférences publiées par la Ligue contre l'athéisme;**

Paris, 56, rue de l'Abbé Groult.

Ces conférences sont, présentement, au nombre de cinquante-trois, et ont pour auteurs des philosophes spiritualistes

aussi distingués comme écrivains que comme penseurs. La *Revue* se fera un devoir de leur faire écho dans la mesure du possible : car elle estime que la recrudescence de l'athéisme, qui est un des faits les plus manifestes et les plus attristants de la génération présente, crée à tous les hommes religieux et spécialement à la théologie *scientifique* des devoirs nouveaux et tous particuliers. Que de théologiens perdent leur temps dans des discussions qui sans doute ne leur paraissent pas futiles, qu'ils croient même très importantes, et qui, de fait, n'intéressent aucunement le monde savant et actif ! Ce sont, pour la plupart, des subtilités d'un autre temps, dont nous ne voyons plus guère la portée, du moins telles qu'on les a présentées. Nous avons des questions d'une gravité plus réelle et plus urgente, questions qui s'imposent d'autant plus aux penseurs chrétiens qu'elles forment la base même du christianisme. Les progrès des sciences ont fait apparaître le monde sous un jour nouveau ; la nature et son auteur sont compris à des points de vue autres, et soulèvent des problèmes que les anciens théologiens n'ont pas aperçus. Ce sont ces vues nouvelles, ces problèmes nouveaux qu'il faut étudier à fond, non pour se payer de mots et fonder une seconde scolastique qui ne vaudrait pas mieux que la première, mais pour essayer d'atteindre les choses et de les éclaircir autant que les limites de la raison humaine et des sciences actuelles le permettent. Chacune des conférences en question sera étudiée à sa place et en son temps, dans notre *Bibliographie théologique*. La présente livraison contient celles de MM. G. Bonet-Maury, Ch. Denis, Gasc-Desfossés, A. Gautier, L. Luzzatti et F. Nicolaÿ. E. M.

---

M. l'abbé Ch. DENIS : **Le Surnaturel, ses abus et ses contrefaçons** ; Paris, André, 1898, br. 53 p.

Cette conférence, faite à la Ligue contre l'athéisme, n'épuise pas le sujet indiqué. Le but visé par l'auteur apparaît dans les citations suivantes :

« Seigneur, ce n'est pas votre œuvre qu'il vous faut corriger comme si vous l'aviez faite originairement imparfaite ; mais c'est notre faute qu'il s'agit de réparer. Vous êtes le parfait géomètre qui, pliant toute rigidité et toute matière à vos



desseins, avez mis partout la beauté et l'harmonie. L'homme seul dérange et brise, l'homme seul pêche et souille; et vous seul, Seigneur, pouvez réparer et sauver (p. 46)... N'usons donc pas du mot « surnaturel » pour expliquer ce qui ne vient pas évidemment de Dieu. Dieu ne peut prendre des moyens d'action qui disqualifieraient son intervention dans le monde. Et la religiosité contemporaine, amalgamée de palladisme, de taxilisme, de couédonisme, de bouddhisme, est dans une voie fautive relativement au surnaturel (p. 48)... Le surnaturel, s'il est authentique, doit donc être rigoureusement objet de science, c'est-à-dire qu'il doit être constatable, historique, discernable et manifeste. Il doit s'harmoniser avec la morale, la science et la métaphysique. Fait pour l'homme, s'effectuant avec son concours, — qu'il s'appelle grâce, miracle, prière exaucée, révélation judéo-chrétienne, ou extase, peu importe, — le surnaturel est dans le milieu humain et il est dans le temps; il n'échappe donc à aucun moyen de certitude historique ou empirique... Vous le voyez; si le surnaturel existe, il ne peut exister que comme grâce, pardon, lumière révélatrice, énergie intérieure et régénération morale. Tous les phénomènes qui lui sont attribuables sont nécessairement des conséquences de ces prémisses (p. 50)». On ne saurait être plus sage.

Bref, les faits extraordinaires sont possibles; il en est même de réels. Ces faits extraordinaires réels ont-ils toujours une cause naturelle? Il peut se faire que cette cause soit divine, en ce sens que Dieu peut intervenir dans le cours des choses de ce monde. Dans beaucoup de faits tenus autrefois pour miraculeux, on a vu une intervention divine, et aujourd'hui des faits analogues s'expliquent naturellement et sans aucune intervention divine. Nous ne saurions donc être assez prudents dans l'appréciation des faits extraordinaires; en tout cas, ne disqualifions pas Dieu en lui attribuant des actes qui ne sont dignes ni de sa sagesse, ni de sa grandeur. Croyons au surnaturel vraiment divin, et non au surnaturel vraiment ridicule. E. M.

---

**Das deutsche Volkstum.** Herausgegeben von Hans MEYER. Zweite neubearbeitete und vermehrte Auflage. Leipzig und Wien 1903. Zwei Teile von 402 und 438 Seiten.

Wir erwähnen dieses vom bibliographischen Institute herausgegebene Prachtwerk wegen des von Professor Sell in Bonn

verfassten Artikels „Das deutsche Christentum“ (I, 345 ff.). In dem Abschnitt „*Der deutsche Katholizismus*“ (S. 364) ist gesagt, „dass der patriotische Plan einer nur dem Namen nach vom Papste abhängigen, autonomen deutschen Nationalkirche, also eines eigentlich deutschen katholischen Kirchentums“ im Anfange des 19. Jahrhunderts (Görres, Baader, *Ant. Günther*, Drey, Staudenmaier, Hirscher, Möhler und Döllinger) gescheitert und „dieser Traum des romantischen (!) Katholizismus mit dem vaticanischen Konzil“ völlig zerronnen sei: „Mit der Annahme des Unfehlbarkeitsdogmas durch die deutschen Bischöfe, denen umsonst eine mächtige Laienbewegung gebildeter Deutscher warnend in den Weg getreten war, wurde die unbeschränkte Universalherrschaft des Papstes über die gesamte Kirche mit allen Konsequenzen auch für die deutschen Katholiken Glaubenssatzung. Nur die der Zahl nach geringe „alkatholische“ Kirche hält den Gedanken einer von Rom unabhängigen und der Nationalität ihr Recht vergönnden Kirche aufrecht; sonst aber weicht der Geist des deutschen Katholizismus dem römischen Geiste, der seine schärfste Ausprägung in dem Denkmal der spanischen Gegenreformation der Gesellschaft Jesu findet... Der Gegensatz zwischen diesen zwei Richtungen im Katholizismus, der sich lange auch den erleuchteten seiner Führer vor 1870, wie dem Bischof Diepenbrock und Döllinger, anderer zu geschweigen, verbarg, übt nun eine erdrückende Macht aus. Weder in Wissenschaft (!) noch in Kunst sind dem Katholizismus seitdem Werke entsprungen, die den älteren katholischen Schöpfungen ebenbürtig sind.“ — Wir hätten von Prof. Sell, der den Altkatholizismus persönlich sehr wohl kennt und anderwärts gewürdigt hat, in einem so für die breite Öffentlichkeit bestimmten Werke eine wärmere und ausführlichere Darstellung dieser Bewegung erwartet; der kurze Satz über die „der Zahl nach geringe alkatholische Kirche“, ist überhaupt erst in der zweiten Auflage eingefügt. Einen „deutscheren“ Bischof als Reinkens hat es wohl kaum gegeben und doch ist sein Name gar nicht genannt! Die von der alkatholischen Wissenschaft geschaffenen Werke sind den „älteren katholischen Schöpfungen“ mindestens ebenbürtig! — Dagegen ist in einem anderen Artikel (von Hans Helmholt, I, 172) gesagt: Das undeutsche (nämlich die freie Wissenschaft unterdrückende Wesen im gegenwärtigen Ultramontanismus erkennt man am besten aus eingehender Beschäftigung mit Werken wie



Fr. H. Reuschs „Index der verbotenen Bücher“. Hier heisst es auch von demselben Verfasser: „Unserem römischen Katholizismus eine nationale Richtung zu geben, das haben der Mainzer Erzbischof Diether von Isenburg-Büdingen, der Altmeister Freiherr von Wessenberg (ausserdem, II, 345, erwähnt unter den „Volksschulpädagogen“ des 19. Jahrhunderts), der von einer volkstümlichen germanisch-katholischen Kirche schwärmende (!) Schenkendorf und andere Deutsche für möglich gehalten... Aber ehe nicht dem Volke der Star gestochen sein wird, kann auch nicht die getrübe Sehkraft wiederhergestellt werden; die deutlichste Lehre hierfür gewährt die Geschichte der Emser Punktation und ihrer kläglichen Versandung, von der deutsch- und der altkatholischen Bewegung (1844 und 1871!), der Unterwerfung H. Schells in Würzburg (1899) und dem von den eigenen Glaubensgenossen verfehmten Reformkatholizismus der Gegenwart ganz zu schweigen.“

G. M.

---

DOELLINGER : **La Papauté**; trad. de l'allemand par A. Giraud-Teulon; Paris, Alcan, 1904, in-8°, 474 p., 7 fr.

Cet ouvrage est la réédition du volume publié en 1869, sous le pseudonyme de Janus et sous ce titre : *Le pape et le concile*. Le traducteur, M. le professeur Giraud-Teulon, qui a traduit en français le volume allemand de 1869, a bien fait de rééditer sa traduction, en y ajoutant, outre un Avant-Propos, des notes et des documents du prof. Friedrich. Un tel ouvrage est toujours à étudier, même lorsqu'on l'a déjà étudié; et nous le recommandons vivement à tous nos amis. Ce passage de l'*Avant-Propos* suffira pour les déterminer à en faire une sérieuse propagande :

« Nous avons pensé faire œuvre utile en rappelant aujourd'hui à la vie ce livre destiné aux catholiques qui estiment que l'on peut être chrétien sans abdiquer entièrement sa conscience et son jugement. *Leur nombre est heureusement plus grand en France que ne le laisserait supposer la clameur intéressée des jésuites et des politiciens* : cent qui se taisent, dit le proverbe, font moins de bruit que dix qui crient... Les questions dont cet ouvrage traite n'ont malheureusement rien perdu de leur intérêt d'actualité : plus que jamais l'Eglise se

voit absorbée par la papauté; plus que jamais, la papauté se dresse menaçante devant le monde moderne. La science d'un chrétien fervent comme Dœllinger est le guide le plus sûr pour apprécier la valeur morale et historique des revendications du pape.

» Nous avons suivi, dans cette nouvelle traduction, la seconde édition de *Janus*, c'est-à-dire celle qui a maintenant pour titre *La Papauté*. Cette dernière édition allemande a été entreprise, au début, sous les yeux et sous la direction de Dœllinger, alors fort âgé, et continuée après sa mort, par son ami et collaborateur, le professeur J. Friedrich, le savant théologien de l'université de Munich. Elle se distingue de la première par une meilleure disposition des matières, d'après l'ordre chronologique, par l'indication des sources et des textes, qui était insuffisante dans le *Janus* de 1869, et par l'addition (ch. IV) de quelques pages empruntées à d'autres publications de Dœllinger...

» En appendice, nous avons ajouté un fragment important qui complète l'œuvre de Dœllinger sur les faux documents canoniques : c'est le résumé d'une étude récente du prof. Friedrich établissant l'inauthenticité des canons de Sardique, cette assise fondamentale de la domination romaine. De sorte qu'il est permis aujourd'hui de dire, avec l'auteur de l'Avant-Propos allemand, que « l'édifice entier de la puissance papale repose sur la ruse, la tromperie, la contrainte et la violence; et que les matériaux de cet édifice ont été empruntés à une mine de falsifications et de fraudes, s'étendant depuis le cinquième à travers tous les siècles jusqu'à nous ».

M. Giraud-Teulon termine cet Avant-Propos en rappelant quelques ouvrages de Friedrich : *Kirchengeschichte Deutschlands*, 2 vol.; — *Drei unedirte Concilien aus der Merovingerzeit* (se trouve aussi dans les *Monumenta Germaniæ historica, Concilia*); — *Documenta ad illustrandum concilium Vaticanum*, 2 parties; — *Tagebuch vom Concil*, 2<sup>e</sup> éd. 1873; — *Geschichte des Vatikan. Concils*, 3 vol.; — *Ueber den authentischen Text der IV. Sitzung des Concils von Constanz*, dans les *Münch. akad. Sitzungsberichte*, 1871; — *Zur ältesten Geschichte des Primats in der Kirche*, 1879; — *Ueber die Unechtheit der Decretale de recipiendis et non recipiendis libris des P. Gelasius I*, *Sitzungsberichte*, 1888; — *Die Konstantinische Schenkung*,

1889; — Zur Entstehung des Liber diurnus, Sitzungsberichte, 1890; — Ueber die Sammlung der Kirche von Thessalonich und das päpstliche Vikariat für Illyricum, Sitzungsberichte, 1891; — Das angeblich Elogium Liberii, Sitzungsberichte, 1891; — Ignaz von Döllinger, sein Leben, 3 parties; — Ein Brief des Anastasius an Bischof Ganderich von Velletri über die Abfassung des Vita cum Translatione S. Clementis. Eine neue Quelle zur Cyrillus und Methodiusfrage, Sitzungsberichte, 1892; — Ueber die Canones der Montanisten bei Hieronymus (auf Grund einer ungedruckten Quelle), Sitzungsberichte, 1895; — Der geschichtliche Heilige Georg, Sitzungsberichte, 1899; — Die Unechtheit der Canones von Sardica, I. part., Sitzungsberichte, 1901; II. part., Sitzungsberichte, 1902.

Voir aussi, dans la *Revue*, soit les études publiées par Friedrich, soit les articles publiés sur quelques-unes des plus récentes œuvres de notre savant collègue et ami. E. M.

---

**KUNO FISCHER: Geschichte der neueren Philosophie. Francis Bacon und seine Schule. Entwicklungsgeschichte der Erfahrungsphilosophie.** Dritte Auflage. Heidelberg 1904. 536 Seiten. Mk. 14.

Das vorliegende Werk bildet den X. und letzten Band der zu des Verfassers 50jährigem Doktorjubiläum veranstalteten Jubiläumsausgabe seiner Geschichte der neueren Philosophie (Band I—IX: Descartes, Spinoza, Leibniz, Kant (2 Bände), Fichte, Schelling, Hegel und Schopenhauer). Wie diese Teile nach den Begründern der philosophischen Hauptsysteme benannt sind, dann aber weniger ausführlich die aus ihnen hervorgegangenen Schüler und Schulen behandeln, so enthält auch der vorliegende Band nach Bacon die Systeme von Hobbes, Locke, Berkeley und Dav. Hume. Nach einer Einleitung über „Bacons geschichtliche Vorbedingungen“ [(unter ihnen Roger Bacon, Seite 77 f.) und einer Darstellung seines Lebens und seiner Werke werden die letzteren auf das Genaueste zergliedert und die darin niedergelegten bahnbrechenden Anschauungen Bacons systematisch verarbeitet. Bacons System ist im Gegensatz zu dem „durchaus rationalistischen“ der in Band I—IX behandelten Denker „das realistische oder besser empiristische“:

Er will die Herrschaft des Menschen über die Natur durch die Erfindung, die Erfindung durch die erfahrungsmässige Erklärung der Natur, die Erklärung der Natur ohne alle Idole. Weder eine Autorität noch Lehrmeinung soll uns von der Selbstbetrachtung der Dinge abhalten. Aber diese Selbstbetrachtung muss geschehen ohne menschliche Analogien, ohne Täuschung durch die Sinne und den das Einzelne überfliegenden schnellfertigen Verstand: Stütze deine Wahrnehmung auf *Beobachtungen und Versuche*, schliesse von deiner Naturerklärung von vornherein die Zwecke aus, suche überall nichts als die wirkenden Ursachen der Naturerscheinungen (Seite 121). Diese Grundsätze überträgt dann Bacon auf die Philosophie (Seite 163 ff.) und alle anderen Wissensgebiete sowie auf Poesie, Politik, Ethik und auf die Religion (Seite 274 ff.): In Religion und Theologie, die bei Bacon gleichbedeutend sind, ist zu unterscheiden zwischen einer „geoffenbarten jenseits aller philosophischen Erkenntnis und einer natürlichen innerhalb derselben“. Die Erkenntnis Gottes aus natürlichen Ursachen, die Gewissheit des Daseins einer welterschaffenden und ordnenden Intelligenz, gegründet bloss auf die Betrachtung der natürlichen Ordnung der Dinge ist wissenschaftlich ebenso nötig, als der ihr widersprechende Unglaube oder Atheismus wissenschaftlich unmöglich ist (Seite 274). Die Physik erklärt die Dinge als Effekte blind wirkender Kräfte, sie kennt nur die Gesetze mechanischer Kausalität, aber leugnen kann sie nicht, dass sich in diesen Wirkungen zugleich eine zweckmässige Anordnung kundgibt. Sie überlässt der Metaphysik, für die zweckmässigen Wirkungen die zwecktätigen Kräfte aufzusuchen; sie überlässt der natürlichen Theologie, diese zwecktätigen Kräfte auf eine intelligente Urkraft als die welterschaffende zurückzuführen (Seite 281). „Indessen war die innere Anerkennung, welche dieser von wissenschaftlichen und praktischen Weltinteressen erfüllte Kopf für die Religion übrig behielt, weder eine eifrige noch tiefe Gemütsbewegung. Sie war kühl wie alle seine Neigungen. Bacons Glauben beruhte auf einem unterdrückten Zweifel und behielt an diesem ein fortwährendes Gegengewicht. Sein eigentliches Interesse lebte in der Welt, in der Natur und Erfahrung. Der religiöse Glaube war und wurde nie der Schatz seines Herzens, dazu fehlte ihm das einfache und kindliche Gemüt, das eigentliche Glaubensgefäss. Denken wir uns seine religiöse

Gesinnung dem Unglauben näher als dem Aberglauben und gleich weit entfernt von Frömmigkeit und Heuchelei, so treffen wir sie an ihrem richtigen Orte, in einer kühlen Mitte, welche wenigstens sehr nahe an Gleichgültigkeit oder Glaubensindifferenz grenzte, wenn sie nicht wirklich im Indifferenzpunkte stand“ (Seite 291). G. M.

**A. GAUTIER : Les manifestations de la vie dérivent-elles toutes des forces matérielles?** Paris, André, br. 29 p.

L'auteur est un savant professeur de médecine et membre de l'Académie des sciences de Paris. Il répond à la question susdite négativement, au nom de la science même. Le sujet est trop important en ces temps de matérialisme dit scientifique, pour que nous ne citions pas quelques textes, très suggestifs. « La pensée, dit-il, n'est qu'une comparaison de formes ou d'impressions, chacune issues de faits particuliers, avec des types généraux fournis par le sens intime. Lorsqu'un artiste tire de son violon une succession de sons qui fait naître en nous la sensation d'une beauté, d'une *idée* musicale, le travail matériel du bras, des cordes, de l'archet, les vibrations de l'instrument et de l'air qui frappe l'oreille et parcourt le nerf acoustique, l'impression qui modifie le cerveau et s'y conserve, tout cela constitue une succession de phénomènes mécaniques et chimiques susceptibles de mesure et d'équivalence. Ces impressions matérielles se transmettent aussi bien au cerveau d'un chien, d'un nègre ou d'un Parisien affiné, et y produisent des effets physico-chimiques semblables. Mais la pensée que la perception de ces impressions successivement transmises et conservées fait naître en chaque esprit est fort différente. Elle va résulter, en effet, de la comparaison de ces perceptions, de leur ordre de grandeur et de succession, avec des types esthétiques pré-existants dont la logique peut s'expliquer quelquefois, mais que l'expérience, ni la raison ne nous fournissent. Or cette vue, cette perception de l'ordre de succession et de grandeur d'où va procéder le jugement, le plaisir ou la peine, est absolument immatérielle : en effet, les mêmes sons transmis au cerveau dans un ordre inverse, ou réglé par le hasard, auraient produit une suite d'impressions matérielles semblables aux premières à l'ordre près, et une série d'états physico-chimiques identiques



pour chaque note séparée, *mais sans qu'aucune pensée musicale en fût résultée*. L'ordre changé, le sentiment intime des rapports change ou devient nul; la pensée musicale s'évanouit ou change. C'est donc uniquement la perception intérieure de l'ordre, des rapports, c'est leur comparaison avec des types, des formes intuitives, qui permet le jugement et fait naître la conclusion, la pensée. Or, cette perception, cette vue intérieure, cette comparaison ne sauraient avoir d'équivalent mécanique, parce qu'une forme, un rapport, un ordre n'en ont pas, à plus forte raison le sentiment, la perception de ces formes, de ces rapports, c'est-à-dire le jugement, la pensée (p. 20-21)... Toute cette préparation du cerveau à l'impression, l'impression elle-même, et l'effort qui retrouve et rapproche les impressions actuelles ou anciennes pour les mettre dans un état sensible apte à la comparaison, à la vision du sens intime, tout cela constitue certainement un travail physique qui prépare l'acte de la pensée, mais qui ne se confond pas avec elle (p. 22-23)... Des objets et phénomènes matériels se dégage quelque chose d'immatériel, mais qui tient pourtant à la matière, savoir: la forme, le rapport, l'ordre, l'organisation. N'ayant ni masses, ni équivalent mécanique, la position, la figure, la forme, l'ordre sont choses immatérielles; or, ce sont celles que nous avons dit être les aliments de l'esprit, ce que la matière lui transmet, ce que le sens intime observe et compare, les caractères mêmes de ce livre de la pensée dont nous parlions plus haut.. Nous avons voulu montrer seulement que ce qu'on nomme l'état de vie, encore mieux l'état de conscience et de pensée, ne résulte pas d'une transformation de l'énergie matérielle; que, par conséquent, il existe une ou plusieurs causes d'ordre non matériel qui déterminent ces phénomènes (p. 27-28)... C'est une science à rebours que celle qui ose assurer que seule la matière existe et que seules ses lois gouvernent le monde» (p. 29).

---

Albert HESSE: **Natur und Gesellschaft, eine kritische Untersuchung der Bedeutung der Deszendenztheorie für das soziale Leben**. Jena 1904, 234 Seiten. Mk. 4.

Das Buch bildet den vierten Teil des von H. E. Ziegler in Verbindung mit den Professoren Conrad und Hæckel heraus-

gegebenen Sammelwerkes „Natur und Staat, Beiträge zur naturwissenschaftlichen Gesellschaftslehre“. Der Verfasser (Privatdozent der Nationalökonomie zu Halle a. S.) steht ganz auf dem Darwinschen beziehungsweise Hæckelschen Standpunkte. Der Mensch kann hinsichtlich seiner Entstehung und Entwicklung nicht eine Sonderstellung in der Natur einnehmen: „Der Nachweis dieser Vorfahrenreihe in allen ihren Zwischenformen und Übergängen ist noch nicht erbracht. Einer solchen Darlegung der lückenlosen historischen Entwicklungsreihe bedarf es jedoch nicht (!); sie vermag die Geltung der Theorie nicht mehr zu festigen, wenn aus Gründen der vergleichenden Anatomie und Ontogenie auch der Mensch in den grossen Werdegang organischer Formen eingereiht werden muss. Wenn die Deszendenztheorie überhaupt gilt, dann gilt sie auch für den Menschen“ (Seite 9). Es werden nun nach dieser Grundanschauung die Prinzipien der Vererbung und Variation in leiblicher und seelischer Beziehung, die natürliche Zuchtwahl u. s. w. dargestellt und die Frage untersucht, ob hier Analogien für das staatliche und soziale Leben in denselben gefunden und als „Naturgesetze“ aufgestellt werden können. Als Ergebnis stellt der Verfasser u. a. folgende Sätze auf (Seite 224 ff.): „Die höchste Bedeutung, welche die Prinzipien der Deszendenztheorie in ihrem Geltungsanspruch als Naturgesetze für die innerpolitische Entwicklung und Gesetzgebung der Staaten gewinnen können . . . ist die, dass sie selbst *Gesetze dieses sozialen Lebens* sind. Dieses setzt voraus, dass überhaupt die sozialen Erscheinungen unter Naturgesetze gefasst werden können. Und dieses geht nicht an. Die Erkenntnis der Phänomene unseres gesellschaftlichen Daseins vermag nur zu Regeln durchzudringen, und bei der Annahme sozialer Naturgesetze verlieren eine *Beurteilung* des sozialen Lebens und ein Eingreifen der *Gesetzgebung* jeden Sinn. Zwischen dem Geltungsgebiet der Prinzipien und dem Bereich sozialer Entwicklung bestehen grundsätzliche Beziehungen, weil der Mensch diesen Prinzipien untersteht und das Subjekt des sozialen Lebens ist. Die Prinzipien der Deszendenztheorie, als Naturgesetze organischer Entwicklung gefasst, sind aber nicht als soziale Gesetze anzuerkennen, weil die Abhängigkeit menschlichen Handelns von der natürlichen Anlage und deren Gesetzen in naturwissenschaftlicher Exaktheit überhaupt nicht eingesehen ist, und somit auch die Er-



kenntnis notwendigen Zusammenhangs zwischen dem sozialen Zusammenwirken in einem Staatswesen und dessen organischen Grundlagen aussteht. Sowohl das Bestreben, die Sätze der Deszendenzlehre als unanfechtbare soziale Gesetze auszugeben, als auch diejenige Sozialwissenschaft, welche ihnen jeden Wert für die innerpolitische Entwicklung abspricht, sind verfehlt. Der Verfasser findet vorläufig die Wahrheit in der Mitte, hofft aber, dass die Lücken, die noch vorhanden sind, ausgefüllt werden. Vorderhand hat er nur den Versuch unternommen, „die Grenzen festzulegen, die grundsätzlichen Beziehungen zwischen organischer und sozialer Entwicklung aufzudecken und zu zeigen, auf welchem Wege und nach welcher Richtung eine Anwendung dieser Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschung auf die sozialen Phänomene vorzugehen hat.“

G. M.

---

E. JACQUIER: **Histoire des livres du Nouveau Testament**,  
T. I<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> édition; Paris, Lecoffre, in-18, 491 p.

Ce premier volume ne contient que les épîtres de St Paul. L'auteur les partage en trois groupes: un premier, qui comprend les épîtres aux Thessaloniens, aux Corinthiens, aux Galates et aux Romains; un second, qui, sous le nom d'épîtres de la captivité, traite des épîtres aux Ephésiens, aux Colossiens, aux Philippiens, et à Philémon; un troisième, qui embrasse les épîtres pastorales, celle à Tite et les deux à Timothée. Quant à l'épître aux Hébreux, M. Jacquier incline à l'attribuer à St. Paul, du moins quant à la substance. « C'est pour nous aussi, dit-il, la solution qui tient le mieux compte de toutes les données. Les pensées sont de l'apôtre, mais la langue et la disposition des pensées sont de quelqu'un qui s'est souvenu des enseignements apostoliques et a commenté les paroles de son maître. Mais quel est celui qui a écrit l'épître, Dieu sait ce qui est vrai sur ce point » (p. 483). M. Jacquier passe ensuite en revue les écrivains possibles ou capables qui ont pu rédiger cette épître (Barnabé, Luc, Clément de Rome, Silas, Apollos, un juif alexandrin, Priscille et Aquila), mais il ne se prononce pas. « Mais, ajoute-t-il, quelle que soit l'opinion que l'on professe sur le nom de l'auteur, on doit tenir cette épître pour canonique, *puisqu'elle* a été déclarée telle par les conciles de Trente et du Vatican » (p. 486).

La raison donnée par M. Jacquier pour démontrer la canonicité de cette épître, est loin d'être péremptoire, l'autorité scientifique des deux conciles en question n'étant pas établie. Il ne faudrait pas juger de la valeur de cet ouvrage par ce raisonnement qui le termine. Il vaut beaucoup mieux. C'est un manuel qui mérite d'être entre les mains de tous les étudiants, par son sérieux, son impartialité, son indication des textes et des sources, son érudition de bon aloi, sa modération dans ses appréciations, sa loyauté à reconnaître les côtés humains, les lacunes, les obscurités et même les défauts des écrits sacrés. Qu'on lise, par exemple, ce qui est dit des caractéristiques de St. Paul, des influences qu'il a subies, de sa langue et de sa théologie, etc. Que l'auteur me permette toutefois une simple remarque, relative à l'*Index bibliographique*: au lieu de citer les auteurs pêle-mêle, ne serait-ce pas mieux de les citer par ordre alphabétique, ou mieux encore par ordre chronologique?

E. M.

---

Oswald KÜLPE: **Einleitung in die Philosophie**. Dritte verbesserte Auflage. Leipzig 1903. 349 Seiten.

Das Buch will nicht zu derjenigen Gattung der Einleitungen in die Philosophie gehören, die gewisse Hauptprobleme der Philosophie aufzeigen und deren Lösung im Sinne des philosophischen Standpunktes, den man selbst einnimmt, anzudeuten oder zu entwickeln suchen, sondern es will über den engeren Kreis persönlicher Überzeugung hinaus den Blick auf das grosse Ganze der Philosophie in Vergangenheit und Gegenwart richten, ohne dabei auf die Geschlossenheit der Grundanschauung und eine Belebung des Stoffes durch die Wärme persönlicher Überzeugung zu verzichten: „Die Übersicht widerstreitender Richtungen oder wechselnder Begriffe drängt den selbständigen Denker naturgemäss zu Andeutungen über die ihm wahrscheinliche Lösung oder Weiterentwicklung der aufgeworfenen Fragen. Aber weder wird ihm diese Ergänzung seiner objektiven Darlegungen zur Hauptsache, noch darf sie den Charakter dogmatischer Festsetzungen annehmen“ (Seite 5). Nach diesen Grundsätzen gibt das Werk eine kurze, aber sehr klare geschichtliche und systematische, mit zahlreichen neueren Literaturangaben versehene Darstellung über Begriff und Einteilung der

Philosophie, die philosophischen Disziplinen und Richtungen (die erkenntnistheoretischen, metaphysischen und ethischen Richtungen) und über Aufgabe und System der Philosophie. Nach der Erörterung des „Monismus“ sagt der Verfasser (Seite 215): Wir können uns daher davon nicht überzeugen, dass der Monismus die plausibelste metaphysische Bestimmung des Seienden genannt werden dürfte. Vielmehr behaupten wir als Resultat unserer Kritik der die Qualität des Realen bestimmenden metaphysischen Richtungen, dass der Dualismus gegenwärtig die grösste Wahrscheinlichkeit für sich beanspruchen kann, sowohl wegen seiner relativ besten Übereinstimmung mit den Einzelwissenschaften als auch wegen seiner Vereinbarkeit mit erkenntnistheoretischen und logischen Anforderungen. Gewiss bestehen auch gegen ihn Bedenken, aber diese liegen nicht sowohl darin, dass der allgemeine Gedanke und die Durchführbarkeit desselben logisch oder einzelwissenschaftlich zu beanstanden wären, als vielmehr darin, dass manche Einzelfragen, wie die nach der Herkunft des Psychischen oder nach der eigentlichen Natur der psychophysischen Beziehung bisher keine völlig befriedigende Beantwortung gefunden haben.

G. M.

---

Kurd LASSWITZ: **Religion und Naturwissenschaft.** Leipzig 1904.  
Verlag von B. Elischer, Nachfolger.

Durch die Verbreitung, die *Häckels* Welträtsel gefunden haben, wie auch durch den seinerzeit so grosses Aufsehen erregenden Vortrag *Ladenburgs* auf dem letztjährigen Naturforscher- und Ärztetag in Kassel sind in weiten Kreisen wieder Bedenken darüber aufgetaucht, dass sich die christliche Religion mit den Ergebnissen der Naturwissenschaft nicht vereinigen liesse. Zu dieser Streitfrage ergreift nun hier ein Naturforscher von Fach das Wort gegen Hæckel, gegen Ladenburg, richtiger gegen den Naturalismus und seine Vertreter überhaupt. Und gerade die oft erwiesene Tatsache, dass die menschliche Erkenntnis wesentlich durch Irrtum zur Wahrheit fortschreitet, dass sie in einer unablässigen Korrektur ihrer eigenen Ergebnisse ist und sein muss, glaubt Lasswitz auch dem Naturalismus als dessen Endziel vorhersagen zu dürfen — hoffentlich mit Recht. Darum sagt auch die (wirklich) wissen-

schaftliche Erkenntnis nicht: „Es ist unumstösslich so“, sondern sie behauptet immer nur: Wenn unsere Voraussetzung richtig ist — und wie oft erweist sie sich als irrig! —, dann ist das und das so und so. Was die Naturwissenschaft eben finden könne, seien immer nur die Wirkungen in Raum und Zeit, seien historische Formen. Sie überschreitet aber ihre Grenzen in dem Augenblicke, in welchem sie aufhört, Naturwissenschaft zu sein und als naturalistische Weltanschauung auftritt. Wenn sie nicht mehr bloss sagt: So sieht die *erkennbare* Welt aus, sondern wenn sie sagt: Das ist die *ganze* Welt, und eine andere gibt es nicht, — dann fordert sie gegen solchen „Missbrauch“ den Widerspruch der Philosophie und der Religion heraus. Denn die Welt der Naturwissenschaft ist erst ein *Teil* des wahren Lebens; sie ist nicht falsch, aber sie ist nicht vollständig. Freilich ist die Natur eine selbständige Realität in Raum und Zeit, aber diese Realität besteht in Gesetzen, die nicht wieder aus Raum und Zeit stammen können, sondern es erst ermöglichen, dass wir sie an Raum und Zeit als wirksam auffinden. Insbesondere trifft diese Tatsache hinsichtlich des sittlichen Urteils und Lebens zu. Denn das *Wie* des Sittengesetzes, also *was* wir für gut und böse halten, ist allerdings in gewissem Masse der Entwicklung im Raum und Zeit unterworfen: Sklaverei, Blutrache, Frauenraub etc. galten früher als sittlich erlaubt, heute nicht mehr; damit ist also eine durch die fortschreitenden z. B. sozialen Verhältnisse bedingte notwendige Entwicklung erwiesen, gewiss! Aber *dass* überhaupt Gut und Böse unterschieden werden, das liegt ausserhalb von Raum und Zeit und Entwicklung; das muss vorausgesetzt werden, damit überhaupt einmal ein sittliches Urteil, und sei es auch noch so einfach, gefällt werden konnte.

Wenn nun Lasswitz das „Ich“ auch „unbeschreibbar“ nennt, so zeigt doch seine Beweisführung einige leise Anklänge an den bekannten Güntherschen Beweis vom Dasein Gottes aus dem Bewusstsein der Persönlichkeit des Menschen heraus: — „Gott ist die unendliche Macht, der wir vertrauen, weil sie uns verbürgt ist durch die absolute Satzung unseres Ichbewusstseins in der sittlich-religiösen Persönlichkeit“. Immerhin erscheint uns aber hierbei die Definition der Religion als „*Gefühl* des Vertrauens auf eine unendliche Macht, die auf eine unerforsch-

liche Weise das Reich der Notwendigkeit und der Freiheit, Natur und Sittlichkeit, zu einem Selbstzweck zusammenschliesst“, nur cum grano salis annehmbar. Und wenn ferner Lasswitz den Rationalisten gegenüber meint: wer „die Wunder, z. B. die leibliche Auferstehung Christi nur als poetische Ausschmückung durch die Sage auffasse, werde deshalb an religiöser Tiefe und Wärme nichts einbüßen“, so dürfte diese Auffassung im Anschluss an 1. Kor. 15, 17, mannigfachen Zweifel und Widerspruch der Theologen erfahren. Dagegen stimmen wir seiner diesbezüglichen positiven Definition gerne bei, dass ein Wunder nicht als eine *Durchbrechung* der Naturgesetze, sondern als eine ursprüngliche (d. h. im ursprünglichen, die Sünde vorhersehenden Weltplane schon vorhandene, aber erst später sich realisierende) Anordnung Gottes aufzufassen sei und darum die Grundordnung der Welt nicht störe. Keineswegs ist diese Grundordnung der Welt aber als eine Prädestination, eine Art Fatalismus anzusehen: Welche Stellung der Mensch in der Natur hat, ist bestimmt; nicht als Naturprodukt, sondern als Ebenbild und Kind Gottes ist er der Herr der Natur; als religiöse Persönlichkeit ist er ein Unvergängliches über Raum und Zeit. Richtig ist dabei auch zweifellos die Lasswitzsche Auffassung, dass „wir gewiss Ungläubige im Sinne Christi seien, wenn wir bloss an ihn glauben, weil es uns berichtet ist, und nicht, weil sein Geist in uns lebendig werde“; — aber: Wie kann sein Geist in uns lebendig werden, wenn wir, wie Lasswitz weiter meint, mit der destruktiven Bibelkritik gleichmütig soweit gehen, die hl. Schriften erst später abgefasst, voll Irrtümer und subjektiver Auffassung und Ausdruck des jeweiligen Zeitgeistes sein zu lassen?!

Mit einem energischen Protest gegen Naturalismus, beziehungsweise Monismus schliesst die im übrigen mit grosser Sachkenntnis und Wärme verfasste Schrift, die uns nur nicht in dem Masse populär und allgemein verständlich zu sein scheint, wie dies für einen weiteren Leserkreis im Vorwort in Aussicht gestellt wird.

Bonn.

F. M.

---



L. LUZZATTI: **Science et foi dans la pensée de Darwin**;  
Paris, André, br. 16 p.

Aveling et Büchner ont prétendu que l'agnosticisme de Darwin équivalait à l'athéisme. M. Luzzatti se récrie, et voici ses arguments :

D'abord, il rappelle que les textes religieux qui se trouvent dans l'*Origine des espèces* de 1859 (1<sup>re</sup> édition) n'ont pas été supprimés dans l'édition de 1872, la dernière que Darwin ait publiée. Il y est expressément question du « souffle du Créateur ». Et dans l'*Origine de l'homme* (1871), Darwin admet que « l'idée d'un bienfaisant et universel Créateur de l'univers ne semble croître dans l'esprit de l'homme que lorsqu'il s'est élevé par une longue et continuelle culture ». Donc, selon Darwin, à l'aveugle hasard l'intelligence humaine oppose un ordre naturel, une philosophie naturelle, un esprit organisateur (p. 3). Si Darwin eût été athée, il eût certainement supprimé ces assertions qui sont le contraire de l'athéisme. Donc, il entendait, au fond, par « agnosticisme » l'impénétrabilité de ce Créateur que notre intelligence ne peut « comprendre », bien qu'elle en comprenne la nécessité et l'existence.

Ensuite, il est certain que, dans des conversations et des correspondances, Darwin a avoué qu'il est des circonstances où la pensée religieuse « se dissipe » ; et, comme pour expliquer cette « dissipation » sans toutefois la justifier, il alléguait son incompetence en métaphysique. Cependant, en 1876, il prenait encore parti contre son ami Romanes en faveur des objections des théologiens, c'est-à-dire des croyants. Il y a loin de difficultés et même de doutes à une négation formelle. Darwin n'a donc jamais affirmé ni l'athéisme, ni le matérialisme ; mais, au contraire, il a affirmé l'organisation et l'organisateur de l'univers. M. Luzzatti remarque que, « si Darwin avait vécu assez pour assister à la réfutation d'une partie de ses doctrines », il aurait sans doute repris son assurance d'autrefois, comme l'a fait Romanes, qui, après avoir attaqué le théisme en 1876, a critiqué en 1889 sa réfutation du théisme et a fini plus tard par un pieux et libre retour à la foi chrétienne (p. 10).

Bref, dit l'auteur, « si la science conduit à la domination de l'homme sur la nature, si la religion conduit à la domina-

tion de l'homme sur lui-même, pour réfréner ses propres passions et pour se donner au bien d'autrui, l'une et l'autre furent et resteront les lumières inextinguibles de la civilisation, les guides sûrs du genre humain . . . Si la science purifie la religion, la religion purifie la science, dans une réciprocité continue d'actions et de réactions admirables, peu remarquées jusqu'ici . . . Qui ne remarque le vide du savoir en face des inextinguibles angoisses des doutes moraux et religieux? » (p. 15).

C'est ainsi que la religion ajoute à la science et complète l'homme, mais à la condition évidente de n'être pas en contradiction avec la science.

E. M.

---

Friedr. PAULSEN: **Einleitung in die Philosophie.** Elfte Auflage. Stuttgart und Berlin 1904. 461 Seiten. Mk. 4. 50.

Paulsen legt als Absicht seines Werkes dar, dazu anzuleiten, „Die letzten grossen Probleme, die die Welt dem denkenden Menschengenossen aufgibt, sich als Fragen vorzulegen und die grossen Gedanken, mit denen die geistigen Führer der Menschheit sich diese Fragen beantwortet haben, nachzudenken“. Eine solche Anleitung könnte die Form eines historischen Berichtes haben. Sie kann aber auch die Form einer Diskussion dieser Fragen und Gedanken haben. Paulsen hat die letztere Form gewählt oder vielmehr nicht gewählt, sie hat sich ihm als die allein mögliche von selbst ergeben. Nur wer zu den philosophischen Problemen und ihrer Lösung selbständig Stellung genommen hat, kann sie anderen darlegen; und wieder, wie könnte er es tun, ohne seine Ansicht und sein Urteil in die Darstellung einfließen zu lassen. Paulsen will also nicht bloss die Probleme und die möglichen und in der Geschichte hervorgetretenen Lösungen darlegen, sondern zugleich die Auflösung, die er für die richtige hält, zur Anerkennung bei dem Leser zu bringen suchen (Vorwort zur ersten Auflage; vgl. die Einleitung in die Philosophie von Külpe).

Das Werk gliedert sich in die Abschnitte: Wesen und Bedeutung der Philosophie; die Probleme der Metaphysik (das ontologische und das kosmologisch-theologische Problem); die Probleme der Erkenntnistheorie und als Anhang die Probleme der Ethik. — Aus dem Abschnitte: „Das Verhältnis von Wissen



und Glauben“ (Seite 339 ff.) heben wir folgende Stelle hervor (Seite 359): „Und auch das sollten die Stifter neuer Religionen nicht vergessen, dass es *ohne das Transzendente keine Religion gibt*. Die Beziehung zum Transzendenten abstreifen, heisst die Religion zerstören. Wir können einen lebenden Menschen oder eine geschichtliche Persönlichkeit lieben und verehren, aber religiöse Ehrfurcht können wir nur vor einem metempirischen, einem überwirklichen Wesen empfinden. Jedes wirkliche Wesen hat Schranken, dem Ideal allein fehlt das Negative. Ein geschichtliches Wesen kann Gegenstand religiöser Verehrung nur dadurch werden, dass es aus der empirischen Welt herausgehoben und in die Welt der Dichtung, der Ideale, der Symbole versetzt wird. Hätten wir statt der vier Evangelien eine vierbändige Biographie Jesu, die uns bis ins Kleinste alles berichtete, was er jeden Tag getan und gesprochen hat, der Eindruck auf das Gemüt würde unendlich viel geringer sein. Die Biographie würde den Menschen mit all seiner Bedingtheit zeigen; die Evangelien bieten uns wenige und erhabene Züge, die kleinen Züge der alltäglichen Menschlichkeit fehlen oder sind nur leise angedeutet; so sehen wir in Jesu das Bild Gottes, des überwirklichen, übergestaltigen, unendlichen. Das ist das Recht und die Notwendigkeit der Vergottung (!) Jesu im Glauben der Kirche: der Gegenstand unserer religiösen Verehrung ist nicht der empirische Mensch, sondern ist Gott, der in diesem Menschen uns erschienen ist und den Weg zum Leben und zur Seligkeit zeigt.“

G. M.

---

J.-B. PELT: **Histoire de l'Ancien Testament**, T. 1<sup>er</sup>, 4<sup>e</sup> édit. revue et augmentée; Paris, Lecoffre, in-18, 365 p., 1904.

Cet ouvrage est la traduction française de l'Histoire de l'A. T. du D<sup>r</sup> Schöpfer mais avec des modifications importantes, que le traducteur (professeur au grand séminaire de Metz) a indiquées ainsi: « Le plan du D<sup>r</sup> Schöpfer, professeur au séminaire de Brixen, est resté le même sauf quelques transpositions ou divisions de chapitres. Il consiste à donner une idée d'ensemble de l'A. T. et à placer dans leur cadre historique les questions de critique (authenticité des Livres Saints), de théologie (prophéties messianiques) et d'archéologie les plus importantes. L'exécution de ce plan offre de plus notables di-

vergences. Dans l'édition française, on s'est inspiré principalement des travaux français, de M. Vigouroux, de la *Revue biblique*, etc., que l'auteur allemand ne connaissait pas. Il a été tiré grand parti du commentaire de la Genèse par le P. de Hummelauer, paru après la publication de l'ouvrage du Dr Schöpfer. La divergence la plus considérable se rattache à Néhémie et à Esdras. On s'est efforcé d'exposer loyalement les différentes opinions soutenues par les exégètes catholiques et de signaler même les plus nouvelles qui peuvent paraître hardies et trop avancées. Les cartes et quelques tables généalogiques ou autres manquent aussi dans l'original allemand.»

Dans cette *quatrième* édition, il a été tenu compte des plus récentes découvertes. Les récits cunéiformes de la création et du déluge ont été remaniés d'après les derniers travaux des assyriologues, notamment ceux de Zimmern et Winckler dans la 3<sup>e</sup> édition des *Keilinschriften und das Alte Testament* d'Eberhard Schrader. On a utilisé les découvertes du P. Scheil en Elam; on a cité souvent les opinions de M. Loisy, des PP. Lagrange, Prat, Hummelauer, etc. On peut signaler en particulier, à ce point de vue, le ch. 27: La loi mosaïque et la critique du Pentateuque (p. 295-331), où de nombreuses notes mettent au courant de la discussion.

Certes, ce manuel est rédigé à un point de vue conservateur, mais sans étroitesse. Il est nécessaire que les étudiants en aient connaissance, et qu'ils puissent ainsi peser les raisons sur lesquelles s'appuient les diverses opinions. On ne saurait s'entourer de trop de prudence dans des questions aussi graves et aussi difficiles.

E. M.

---

Wilhelm SCHIRMER: **Behüt dich Gott! Betrachtungen für alle Tage des Jahres.** Verlag von E. Sommermeyer (Baden-Baden), 1904. 365 Seiten.

„Behüt dich Gott“ ist kein Gemeindeandachtsbuch, sondern ein Erbauungsbuch für jeden Einzelnen. Doch gerade darin liegt auch wieder seine Bedeutung für die Gemeinschaft. Wo kein *persönliches* religiöses Denken und Fühlen mächtig ist, da wird auch kein *gemeinschaftliches* religiöses Leben möglich sein; wo dagegen ersteres in hohem Grade vorhanden

ist, da wird auch das letztere in Blüte stehen. Wer das persönliche religiöse Leben fördert, der fördert zugleich auch das gemeinschaftliche, kirchliche. So begrüßen wir denn Herrn Pfarrer Schirmers Buch sowohl deswegen, weil es den Einzelnen reiche religiöse Erbauung bietet, als auch darum, weil es gerade dadurch das Seinige dazu beiträgt, unser religiöses Gemeindeleben zu fördern und durch dieses wieder unsere Kirche zu stärken und zu befestigen. Mit dieser Schrift, die sich würdig an die beiden früher erschienenen, von demselben Verfasser geschriebenen „Sursum corda“ und „Der Weg des Friedens“ anreihet, erfährt die altkatholische Erbauungsliteratur eine wertvolle Bereicherung. Jedenfalls wird das Büchlein überall, wo es eine Stätte findet, nicht bloss viel Anregung bieten, sondern auch reichen Segen stiften. W. H.

---

**Süddeutsche Monatshefte.** Herausgegeben von Wilhelm Weigand.  
München und Leipzig 1904.

Seit dem 1. Januar dieses Jahres erscheinen diese Hefte. Drei Artikel sind es, die zu einer Besprechung an dieser Stelle geradezu herausfordern. Der erste Artikel (Heft 2): „*Römische Herrschaft*“ von Friedrich Naumann ist ganz vorzüglich, bis auf den einen Punkt, dass er die Jesuiten zurückhaben will. Bedenklicher ist noch der zweite Artikel (Heft 2): „*Die Tagebücher von Alban Stolz*“ von Josef Hofmiller. Der Verfasser des Artikels versenkt sich mit seiner ganzen Seele in diese Tagebücher und findet, dass Alban Stolz eigentlich ein Ideal-mensch war. Wir aber haben denselben Alban Stolz bisher als den berüchtigten „Finger-Gottes“-Mann und streitbaren Ultramontanen gekannt! Aber mehr noch: Von Alban Stolz kommt der Verfasser auf den ganzen römisch-katholischen Priesterstand zu sprechen, lobt ihn über die Massen und dichtet in seiner Ekstase sogar einen Hymnus auf den Cölibat! Den Gipfel aber ersteigt der dritte Artikel (Heft 3): „*Bei Jesuiten*“ von Alfred Leonpacher. Hat Hofmiller den römischen Priesterstand gelobt, so lobt Leonpacher im besonderen die Jesuiten. Die Innsbrucker Jesuitenanstalt ist ihm eine pädagogische Musternanstalt und die aus ihr hervorgehenden Menschen reine Mustermenschen! Wir haben eine ähnliche Anstalt (Kalksburg bei Wien) kennen gelernt, aber fast in allem das Gegenteil

von dem gesehen, was Leonpacher in Innsbruck gesehen hat. Und wir haben gefunden, dass auch andere unserer Meinung sind. Wir möchten Leonpacher empfehlen nachzulesen, was z. B. Johannes Huber, Eberhard Zirngiebl, Ottokar Lorenz u. a. über die „ratio studiorum“ und den ganzen Jesuiten-Schulbetrieb sagen. Leonpacher sagt: „Seht ihr sie (die Jesuiten) anders, so sind eure Jesuiten anders oder eure Augen.“ Mit Verlaub: Die Jesuiten sind überall dieselben („sint ut sunt, aut non sint“), aber die Augen des Verfassers sehen durch eine stark optimistisch gefärbte Brille. Wir aber möchten fragen: *Wer steckt hinter den Kulissen der „Süddeutschen Monatshefte“?* SCH.

V. DE SWARTE: **Descartes, directeur spirituel; correspondance avec la princesse Palatine et la reine Christine de Suède**; Paris, Alcan, 1 vol. in-18, 1904, 4 fr. 50.

Ce volume contient des détails qui précisent et complètent ce que nous savions déjà des relations de Descartes avec la princesse Elisabeth et avec la reine Christine. Cette princesse Elisabeth était la tante de la célèbre duchesse d'Orléans (mère du Régent), et la sœur de Louise-Hollandine, qui fut abbesse de Maubuisson et amie de Bossuet. Entre les deux sœurs il y avait analogie de position, en ce sens que l'une, restée protestante, fut abbesse de l'abbaye d'Herford, où elle mourut en 1680, et l'autre, devenue catholique, fut abbesse de Maubuisson. Mais les ressemblances d'esprit et de caractère étaient plutôt entre la tante Elisabeth et la nièce Elisabeth-Charlotte. La tante, celle qui correspondit avec Descartes, était une femme supérieure, qui était préoccupée des questions philosophiques et religieuses, et très sensible à tous les éclaircissements que Descartes lui envoyait. Ses frères et sœurs l'avaient surnommée «La Grèce», à cause de l'étendue de son savoir, mais l'Electrice Sophie disait qu'elle était «ennuyeuse avec sa philosophie». Ceci pourrait être à la charge de l'Electrice plutôt qu'à celle d'Elisabeth. La correspondance qu'elle entretenait avec Descartes est toute philosophique, et dénote une raison sérieuse, élevée, pénétrante. Elle ne devint abbesse d'Herford qu'en 1667, dix-sept ans après la mort de Descartes. Son exaltation religieuse, qu'on voit percer dans ses relations avec William Peen, avec Labadie et avec Anna de Schurmann,

est donc bien postérieure ; si l'on en croit la duchesse d'Orléans, cette exaltation aurait fini par troubler et affaiblir son esprit quelque temps avant sa mort.

La reine Christine apparaît bien différente, si on ne la juge que d'après le portrait qu'en a tracé Chanut, ambassadeur de France en Suède, et si on la juge d'après l'affaire Monaldesco et d'après les renseignements contenus dans les dépêches diplomatiques des ambassadeurs de France à Rome. L'amie du cardinal Azzolino n'est plus cette jeune princesse de 1646 à 1649 qu'a connue Descartes et pour qui celui-ci a écrit de savantes dissertations sur la psychologie morale, sur la théodicée, sur le souverain bien, etc. Du reste Descartes ne la vit à Stockholm que quatre ou cinq fois, et il ne tarda pas à être désenchanté de sa mondanité ; il crut même qu'elle ne l'avait fait venir que pour la divertir (p. 272). Relativement à la conversion de Christine au catholicisme romain, au rôle des jésuites dans cette affaire, et à son séjour à Rome, il faut lire les pages 194-198 et 203-222.

Quant à Descartes, il apparaît dans ce volume le sincère et infatigable chercheur de la vérité qu'il a été réellement toute sa vie. On le trouvera subtil au sujet de la volonté de Dieu (p. 80-81), très prudent et très sage dans ses conseils médicaux (pp. 113, 118, 131-132), d'une physiologie encore inférieure (p. 87), et d'une politique qui, sans être celle de Machiavel, a cependant poussé la prudence diplomatique trop loin (pp. 99 et 149). On connaît ses timidités envers les adversaires qui pouvaient lui nuire, et envers les gens de l'École dont il redoutait la haine. C'est pour éviter cette haine qu'il résista à la prière que lui adressa la princesse Elisabeth de publier le traité de l'*Erudition* (p. 136).

Il est piquant de noter qu'il fut accusé de protestantisme, lui aussi, lui qui recevait d'ailleurs des compliments des jésuites (p. 115), lui qui approuva le passage du prince palatin Edouard au catholicisme romain (bien que ce ne fût pas une affaire de conscience, p. 78-80). « Au cours de toute sa vie, les catholiques l'accusèrent d'être *calviniste*, les calvinistes d'être *pélagien* ; sur son doute, on l'accusa d'être *sceptique*, plusieurs le qualifièrent de *déiste*, et l'honnête Voetius d'être athée » (p. 122). En 1647, il fut attaqué par deux théologiens de Leyde, qui dénaturèrent ses doctrines. Il protesta et se



défendit. Dans une lettre à la princesse Elisabeth, il remarqua qu'on s'est gardé le plus possible de les offenser, en laissant au temps le soin de les adoucir; mais, ajouta-t-il, « j'ai peur que ce temps durera toujours, et qu'on leur laissera prendre tant de pouvoirs qu'ils seront insupportables » (p. 128). Sa crainte n'était que trop fondée; c'est toujours par là que l'on pêche avec les théologiens romanistes.

S'il manquait d'énergie pour lutter contre les ignorants et les menteurs, il était très perspicace pour les discerner; et dans le fond, l'amour du vrai l'emporta toujours chez lui sur tout le reste. « Il est toujours préférable, disait-il, de suivre seulement le grand chemin, et de croire que *la principale finesse est de ne point vouloir du tout user de finesse* » (p. 83). Il disait encore: « L'expérience m'a enseigné que bien que mes opinions surprennent d'abord, à cause qu'elles sont fort différentes des vulgaires, toutefois, après qu'on les a comprises, on les trouve si simples et si conformes au sens commun qu'on cesse entièrement de les admirer et d'en faire cas . . . La connaissance de la vérité est comme la santé de l'âme: lorsqu'on la possède, *on n'y pense plus* . . . Je ne rencontre presque personne qui daigne apprendre la vérité. Mais je vois que ceux qui se vantent d'avoir des secrets, par exemple en la chimie ou en l'astrologie judiciaire, ne manquent jamais, tant ignorants et impertinents qu'ils puissent être, de trouver des curieux *qui achètent bien cher leurs impostures* » (p. 267).

Ce volume abonde en réflexions de ce genre, qui font grand honneur à la raison de Descartes et qui sont d'une utilité éternelle, les défauts de l'humanité étant aussi éternels.

E. MICHAUD.

---

### Petites Notices.

\* C. BECKENHAUPT: *Bedürfnisse und Fortschritte des Menschengeschlechts*. Heidelberg 1904, 286 S. Mk. 5. — Das Werk macht den eigentümlichen Versuch, « die Fragen der Ernährung und der Nahrungsmittelproduktion in ihrem Zusammenhang, wie auch in ihren engen Beziehungen zur gesamten kulturellen und ethischen Entwicklung, auf einen erhöhten Standpunkt zu rücken », geht aber im weitem auf die Frage der Weltentstehung, des Daseins Gottes u. s. w. ein. Hierbei sucht der Verfasser bei völliger Beherrschung der modernen Naturfort-

schritte überall den Gedanken des Christentums gerecht zu werden, wenn man auch je nach individualistischer Auffassung ihm nicht immer zustimmen wird. Man beachte z. B. das Kapitel über den «Aufbau der organischen Welt». Wie sehr der Verfasser das Natürliche mit dem Metaphysischen und spezifisch Christlichen in Verbindung setzt, lehrt ein Blick in das Inhaltsverzeichnis. G. M.

\* Ed. GASC-DESFOSSÉS: *Du mysticisme irreligieux dans la poésie en France, au XIX<sup>e</sup> siècle*; Paris, André, br. 20 p. — Dans cette conférence, l'auteur, après avoir défini le mysticisme et expliqué en quel sens il peut être irreligieux, s'élève, au nom de la raison et de la religion, contre certains poètes qui ont associé Dieu et le mal, la religion et la débauche, comme Baudelaire, Verlaine, Richepin, etc. Ils n'ont pas compris le rôle bienfaisant, moralisateur et religieux de la souffrance; c'est pourquoi ils ont blasphémé. Ils ont oublié «que Dieu blesse les hommes dans le fond de leur cœur lorsqu'ils aiment autre chose que lui, et que c'est cette blessure qui fait la véritable misère» (*Malebranche*).

\* F. NICOLAÿ: *Les origines du monde et la science au XIX<sup>e</sup> siècle*; Paris, Faivre, br. 16 p. — Excellente conférence populaire, pleine d'esprit, d'entrain et de bon sens, contre les savants qui savent tout, qui connaissent par le détail ce qu'était le monde avant sa création, et aussi, pourrait-on dire, contre les théologiens qui expliquent tous les mystères, et qui sont au courant des plus petits secrets de la vie divine entre le Père, le Fils et le St-Esprit. L'auteur réfute les matérialistes et les athées; il démontre la nécessité d'admettre une force distincte de la matière, donc l'âme, ainsi qu'un créateur, cause première de l'ordre admirable qui règne dans l'univers.

\* Max PAUL: *Für Herz und Gemüt der Kleinen. 56 biblische Geschichten für die ersten 4 Schuljahre in erzählend darstellender Form auf Grund Wundtscher Psychologie*. Leipzig 1904. 206 S. Mk. 2. 40. — Der Verfasser, Lehrer von Beruf, sagt im Vorwort, dass höchste Unzufriedenheit im Berufe sich seiner bemächtigt hätte, bis er durch Wundt und die modernen Psychologen auf den richtigen Weg gekommen sei. Was er will, legt er in einem theoretischen Teile dar. Danach soll aller Unterricht in der biblischen Geschichte auf Anregung des Gefühls und Gemütes der Kinder ausgehen. Manches Richtige gegen die herrschende Methode wird hier gesagt, aber auch vieles Unrichtige und Undurchführbare, z. B.: «der Lehrer hat also Recht und Pflicht, die biblischen Geschichten, dem Sprach-



und Erfahrungsschatze der Unmündigen gemäss zu «rekonstruieren»; oder: «Wir müssen gleichsam mit dem Bibeltext *schalten können* wie die Apostel (!) mit dem, was sie gesehen und gehört hatten.» Jene sprachen zu Erwachsenen mit fertigen Begriffen u. s. w.: «wir aber haben es mit unerfahrenen, wortarmen Kindern zu tun» (Seite 40). Ohne Zweifel darf und muss der Pädagoge viele Züge in den biblischen Geschichten den Kindern kindlich nahe bringen und auf von denselben erlebte Erfahrungstatsachen aufbauen, wobei gewiss gerade «Herz und Gemüt» der Kleinen zu erfassen, das höchste Ziel bilden soll, aber solche «Rekonstruktion», wie Paul sie will, heisst einfach die biblischen Geschichten profanieren und sie ihres heiligen keuschen Zaubers berauben. Das beweisen die praktischen Beispiele dieser Rekonstruktion, die Paul im zweiten Teile gibt. Das ist kein biblischer Unterricht mehr, sondern eine willkürliche, um nicht zu sagen romanhafte Ausschmückung der biblischen Geschichte, die den Kindern erst recht auffallen muss, wenn sie den einfachen Bibeltext vor sich sehen. Erzählungen wie die über Jesu Tod und Begräbnis (S. 148 ff.) sind geradezu abschreckend und erinnern an die «Gefühls-erregungen», wie sie in jesuitischen Missionspredigten Mode sind.

G. M.

\* LIC. DR. PREUSCHEN: *Leitfaden der biblischen Geographie*. Mit 6 Ortsansichten in Tondruck. Giessen 1904. 72 S. Mk. 1. — Obwohl an biblischen Geographien kein Mangel ist, soll gleichwohl die vorliegende Arbeit einem solchen abhelfen, indem sie sowohl dem Lehrer die nötigen Materialien liefert, als auch den Schülern in die Hand gegeben werden kann. Ausser Reisebeschreibungen, «von denen die modernen den älteren an wissenschaftlicher Gründlichkeit meist in erschreckender Weise nachstehen», sind die Ergebnisse der neuesten Forschung allenthalben zu Grunde gelegt. Neben Palästina finden Phönizien, Syrien, Assyrien, Babylonien, Ägypten und die «Stätten der apostolischen Missionsarbeit» besondere Berücksichtigung.

G. M.

\* W. REIN: *Encyklopädisches Handbuch der Pädagogik*. 2. Auflage. Bis jetzt 1 Bd. Langensalza 1903. 1000 Seiten. — Das von einer grossen Anzahl der tüchtigsten Fachmänner bearbeitete pädagogische Lexikon vermag nicht nur den berufsmässigen Pädagogen, sondern vor allem auch den praktischen Theologen sicher und schnell in allen einschlägigen Fragen zu orientieren. In dem vorliegenden erst bis E reichenden Bande findet man Artikel über das amerikanische, belgische,

bulgarische, dänische Schulwesen, Biographien von Auguste Comte, Joh. Heinrich Campe, Francis Bacon, Joh. Bugenhagen, Comenius u. a., sowie äusserst lehrreiche Abhandlungen über biblische Bilder (S. 621, von H. Grosse-Halle), über Bildungswert der einzelnen Lehrfächer, darin über Religion mit ihrer Stellung über allen Lehrfächern der sachlichen wie der ethischen Bildung (S. 678, von E. v. Sallwürk-Karlsruhe) über das Christentum (S. 871), christliche Erziehung (S. 896), Christentum und Entwicklungsgedanke (S. 885, von Max Reischle), in den verschiedenen Beziehungen zum Entwicklungsbegriff in der Naturbetrachtung, Anthropologie, Geschichtsbetrachtung u. s. w. Als Gesamtergebnis wird festgestellt (S. 895): «Das Christentum steht, wenn wir die einzelnen Gebiete überschauen, dem Entwicklungsgedanken und der Frage einerseits nach Entwicklungszielen und -stufen, andererseits nach Entwicklungsfaktoren und -gesetzen nicht in grundsätzlicher Ablehnung gegenüber. Zwar muss es gegen den evolutionistischen Monismus ankämpfen, vor allem gegen den materialistischen, aber auch gegen den idealistischen. Dagegen liegt in seiner Grundüberzeugung von einem göttlichen Ratschluss mit der Welt und der Menschheit die Anschauung, dass sich dieser Plan Gottes stufenweise verwirklicht, im Sinne einer teleologischen Entwicklung. Nur ist diese weder eine bloss naturhafte Entwicklung der Welt, noch auch eine Entwicklung Gottes selbst, sondern eine durch Persönlichkeiten und deren Freiheitstat geschehende Entfaltung von Gottes persönlichem Wollen.» — Die ganze Richtung des Werkes ist bei strenger Wissenschaftlichkeit eine positiv-christliche. G. M.

\* Pfr. Arnold RUEGG: *Auf heiligen Spuren — abseits vom Wege*. Bilder und Erinnerungen aus dem Morgenlande. Zürich, Art. Institut Orell Füssli. — Es ist ein fein geschriebenes Buch eines Mannes, der in seine lebendigen Reiseschilderungen Erinnerungen an das mit dem bereisten Lande so innig zusammenhängende Leben Jesu, ferner Episoden aus der biblischen Geschichte, historische Begebenheiten der Römischen und Kreuzfahrerzeit einflieht. Das Land und das Milieu Christi, die Kulturstufe zu seiner Zeit werden uns lebhaft vor Augen geführt, die Städte, wo er gelehrt, die herrlichen Landschaften, durch die er seine Wanderungen unternahm, ohne dass aber der Verfasser, wie Renan, das Wesen Jesu von der Landschaft Galiläas abhängig macht. Der Verfasser unterscheidet sich auch von andern modernen Palästinareisenden, die nur Enttäuschungen mitzuteilen wissen, denn er unterscheidet richtig zwischen einst und jetzt und schildert den Verfall, der seit Christi Zeit in

diesem Lande herrscht. Durch zahlreiche Abbildungen werden die leuchtenden Naturbeschreibungen unterstützt. Das Buch empfehlen wir aufs wärmste.

\* Herbert SPENCER: *Erfahrungen und Betrachtungen aus der Zeit*. Vermischte Aufsätze. Heidelberg 1904. 322 S. Mk. 6. — Diese Aufsätze H. Spencers bilden gleichsam eine nachträgliche Ergänzung zu dessen in demselben Verlage erschienenen «System der synthetischen Philosophie» (11 Bände: Grundsätze einer synthetischen Auffassung der Dinge; Prinzipien der Biologie, Psychologie, Sociologie und Ethik). Sie liegen zum Teil weit zurück, können aber jetzt noch in die eigentümlichen Anschauungen des Agnostikers und Evolutionisten Spencer einführen. Man vergleiche die Artikel: «Die letzten Stunden» (S. 62); «Was soll der Skeptiker dem Gläubigen sagen?» (S. 166); «Die evolutionistische Ethik» (S. 284). G. M.

\* Albert Maria WEISS, o. Prof.: *Die religiöse Gefahr*. Freiburg i. Br., Herderscher Verlag 1904. — Das Thema ist nicht neu. In den Fünfzigerjahren des vorigen Jahrhunderts hat *A. Martinet* dasselbe Thema behandelt, indem er sich die Fragen stellte: 1. Kann man noch Mensch sein, ohne Christ zu sein? 2. Kann man noch Christ sein, ohne Katholik zu sein? 3. Kann die menschliche Gesellschaft sich retten, ohne wieder katholisch zu werden? Auf denselben Ton ist Weiss' Arbeit gestimmt. Sie zeugt von erstaunlicher Belesenheit. Dennoch ist ihm trotz aller Belesenheit bei Aufzählung der Reformreligionen der *Altkatholizismus* entgangen. Er ist ihm offenbar eine quantité négligeable, er erwähnt ihn unter den positiv aufbauenden Mächten der Gegenwart mit keiner Silbe. Und doch meinen wir, dass alle diese Mächte zusammenstehen müssten, um die religiöse Gefahr der Gegenwart zu bannen. Aber ist es nicht gerade das *römische Kirchenwesen*, das diesen Zusammenschluss verhindert, die Kluft erweitert, die Gefahr vermehrt? Das sieht der Verfasser nicht. *Hic niger est, hunc tu, Romane, caveto!* Sch.

### Ouvrages nouveaux.

P. H. DENIFLE, o. P.: *Luther und Luthertum in der ersten Entwicklung*; zweite durchgearbeitete Auflage, I. Band; Mainz, Kirchheim, gr. 8°. 1904, Mk. 5. (Beaucoup d'érudition, mais gâtée par l'esprit de parti et la violence de la discussion.) Voir l'article du Prof. *Merkle*, de Wurzburg, dans la *Deutsche Literaturzeitung* du 21 mai 1904.

*Année philosophique* (Pillon), 1903; Paris, Alcan: La morale d'Épicure (Brochard); la critique de Bayle sur les attributs

- de Dieu (Pillon); Descartes et Th. Reid (Dauriac); Prolegomènes de Kant (Hamelin); Bibliographie philosophique française (Pillon).
- Dr J. ARCHATZIKAKI: Etude sur les principales fêtes chrétiennes dans l'Eglise d'Orient (Thèse pour le doctorat en théologie, à l'Université de Berne); Genève, 1904, in 8°, 160 p. (Intéressante contribution pour servir à une étude *dogmatique* sur les fêtes chrétiennes primitives).
- Lic. th. D. S. BALANOS: Ist die orthodox-griechische Kirche nur Kultusgemeinschaft? (Texte grec); Athènes, Bergianitos, br. 1904.
- D. G. GRAUE: Selbstbewusstsein und Willensfreiheit, die Grundvoraussetzungen der christlichen Lebensanschauung. Berlin, Schwetschke, 1904, 189 S., Mk. 3. 20.
- P. v. HOENSBROECH: Der Zweck heiligt die Mittel; dritte vermehrte Auflage. Berlin, Schwetschke, Mk. 2.
- Theol. Jahresbericht* (Kruger und Köhler), 1902, VII. Abt. Register (C. Fungler); Berlin, Schwetschke, Mk. 6. 60.
- Dr. J. LEPSIUS: Das Reich Christi; 7. Jahrg. Nr. 2/3, 1904. Berlin, Mk. 1. 50.
- Chanoine MAGNIER: Dissertations et discussions exégétiques, 2 vol. in-8°; Paris, Vic & Amat, 1904, 9 fr. (*Seront étudiées dans la prochaine livraison.*)
- Dr. J. EV. NIEDERHUBER: Die Lehre des hl. Ambrosius vom Reiche Gottes auf Erden; Mainz, Kirchheim, 1904, 282 S., Mk. 8.
- Dr. E. OTT: Die Religionsphilosophie Hegels; Berlin, Schwetschke, 1904, 126 S., Mk. 3.
- Dr. S. SCHWIETZ: Das morgenländische Mönchtum; I. Bd. Das Ascetentum der drei ersten christlichen Jahrhunderte und das ägyptische Mönchtum im vierten Jahrhundert. Mainz, Kirchheim, 1904, 352 S., Mk. 7.
- W. SPIEGELBERG: Der Aufenthalt Israels in Ägypten im Lichte der ägyptischen Monumente; Strassburg, Schleier & Schweikhardt, 55 S., 1904, Mk. 1.
- Gerard TAAKS: Alttestamentliche Chronologie, mit einer Beilage: Tabellen. Uelzen, 1904, im Selbstverlage des Verfassers, in-8°, 117 S. — Zwei Entdeckungen in der Bibel; 15 S.
- A. WALDER, Pfarrer: Sie müssen nicht! Ein offenes Wort aus der christlichen Gesellschaft an Herrn Pfarrer Kutter, den Verfasser des «Sie müssen»; Zürich, Orell Füssli, Fr. 1, 1904, 40 S.



Verlag von C. A. Schwetschke und Sohn, Berlin W. 35.

---

## Der authentische Text der Leipziger Disputation (1519).

Aus bisher unbenutzten Quellen

herausgegeben von

Lic. **Otto Seitz,**

Inspektor am Königl. Prediger-Seminar in Wittenberg.

Preis Mk. 12. 80.

---

Neu erschienen:

## Herders Theorie von der Religion und den religiösen Vorstellungen.

Eine Studie zum 18. Dezember 1903, Herders 100jährigem Todestag,

von

Lic. theol. **Rudolf Wielandt,**

Stadtvikar in Heidelberg.

Preis Mk. 3. —.

---

## Kaiser Maximilian II. bis zu seiner Thronbesteigung (1527—1564).

Ein Beitrag zur Geschichte

des Überganges von der Reformation zur Gegenreformation

von

**Dr. R. Holtzmann,**

Privatdozent für Geschichte an der Universität Strassburg.

Preis Mk. 18. —.

---

## Der grosse Kampf zwischen Kaisertum und Papsttum

zur Zeit des Hohenstaufen Friedrich II.

Von

Dr. jur. **Th. Frantz,** Mannheim.

220 Seiten. Preis Mk. 4. —.

---

## „Der Zweck heiligt die Mittel“

als jesuitischer Grundsatz erwiesen

von

**Graf von Hoensbroech,**

Herausgeber der Monatsschrift «Deutschland».

---

(Erweiterter Sonderabdruck aus der Monatsschrift „Deutschland“, Juli-Heft 1903.)

Preis Mk. 1. —.



Verlag von C. A. Schwetschke und Sohn, Berlin W. 35.

---

## Ignatii Antiocheni et Polycarpi Smyrnaei, Epistulae et Martyria.

Edidit et Adnotationibus Instruxit

**Adolfus Hilgenfeld**

Preis Mk. 12. 80.

---

## Beiträge zur Reformationsgeschichte

aus Büchern und Handschriften der Zwickauer Ratsschulbibliothek.

Von

Lic. Dr. **Otto Clemen,**

Gymnasiallehrer in Zwickau.

**I. Heft.** 1900. Preis Mk. 2. 40.

Inhalt: Pasquillus exul. — Heinrich Stromer an Ulrich von Hutten, Leipzig, 22. September 1519. Bemerkung zu der Flugschrift: Eine Warnung an den Boock Emser. — Zu Luthers Predigt Invocavit (9. März) 1522. — Verse auf Luthers Bild. — Zu Jacobus Praepositus. — Die ersten Märtyrer des evangelischen Glaubens. — Johannes Schwan aus Marburg, Franziskaner zu Basel, Buchdrucker und Bürger zu Strassburg. — Severinus Hypsilithus. — Zur Relegation des Simon Lemnius. — Antonius Musa.

**II. Heft.** 1902. Preis Mk. 4. —

Inhalt: Zu Luthers Stammbaum und Erfurter Studentenzeit. — Bischof Adolph von Merseburg und die Pfarrer von Schönbach und Grossbuch. — Simon Haferitz. — Georg Mohr. — Ulrich Hugwald. Der Bauer von Wöhrd. — Spalatiniana. — Epigrammata aliquot Wormatiensia. — Zum 2. Regensburger Religionsgespräch. — Ein Buch aus Jacob Milichs Bibliothek.

**III. Heft.** 1903. Preis Mk. 3. 20.

Inhalt: Eine unbekannte Schrift des Herolds Kaspar Sturm. — Aloisii Marliani in Martinum Lutherum oratio. — Dr. Martin Luthers Passion. — Hans Kotter. — Bemerkungen zu Benedict Gretzingers Beschirmbüchlein. — Eine Schrift Johann Freylebens. Predigers in Weiden, gegen das Salve Regina. — Die Einführung der Reformation in Eilenburg. — Antonius Zimmermann. — Johann Galden (Aureus). — Georg von Rothschild. — Georg Rauth, der erste lutherische Prediger in Plauen. — Spottschriften auf Cochläus. — Zur Geschichte der Hassensteinschen Bibliothek. — Analekten und Miscellen. — Ergänzungen und Berichtigungen zum 1. und 2. Heft. — Register zum 1. bis 3. Heft.

---

## Das Bild des Christentums

bei den grossen deutschen Idealisten.

Ein Beitrag zur Geschichte des Christentums

Von

Lic. Dr. **C. Lülmann,**

Prediger an St. Jacobi in Stettin.

Preis Mk. 4. 80.